

Le *care* ou la culture de la sollicitude à travers les Amériques : luttes écoféministes au Québec et au Chili

Par Gabriel Poisson
et Isabel Orellana

L'événement : les femmes à la défense du territoire

Le 10 juin 2021 se tenait en ligne le séminaire « La place des femmes et perspectives féministes de résistance à l'extractivisme », organisé par l'équipe des projets de recherche Resistaction¹ et FORJE². L'événement visait à donner la parole à des femmes qui se mobilisent pour la protection du territoire et les invitait à partager leurs expériences et leurs apprentissages. Deux militantes chiliennes, Carolina Orellana et Marcela Mella, ainsi qu'une militante québécoise, Alyssa Symons-Bélanger, ont pu s'exprimer sur leurs perceptions, forgées dans une trajectoire de luttes citoyennes, concernant les liens entre féminisme et écologisme. Elles ont abordé à tour de rôle des notions d'écoféminisme, de résistance, de solidarité et de *care*, entre autres.

Ces trois militantes seront d'abord présentées à travers un compte-rendu de l'événement, soulignant leurs gestes respectifs de protection du territoire. À la lumière de ces interventions suivra une entrevue menée avec Alyssa Symons-Bélanger, qui a permis d'approfondir la réflexion quant à l'importance du *care* dans les mouvements sociaux, en explorant en quoi l'expression artistique peut permettre d'enrichir et de déployer la militance, en prenant soin de soi et des autres.

Les panélistes : quand corps rime avec territoire

Carolina Orellana est activement impliquée dans la lutte pour la protection de la baie et de la population de Quintero, ville située dans la région de Valparaíso, connue comme « zone de sacrifice Quintero-Puchuncaví », au Chili. Cette militante écoféministe formée en écologie sociale et politique, elle-même ancrée dans la ville de Quintero, a une longue trajectoire d'engagement dans les luttes pour la santé environnementale. Elle a été porte-parole du mouvement Femmes en zone de sacrifice et elle est cofondatrice de la Table sociale de Quintero, un organisme regroupant sept groupes communautaires qui cherchent à défendre les droits environnementaux et les droits à la santé des communautés exposées à des matières toxiques. Elle s'implique à la Maison de la femme de Quintero, qui travaille, d'une part, à sensibiliser la population face aux violences de genre, et d'autre part, à développer des interventions éducatives, légales et thérapeutiques destinées aux femmes dans une zone saturée de contaminants.

Durant sa présentation, Carolina a dressé un portrait accablant du territoire qu'elle habite. Depuis 1958, la zone industrielle de Quintero-Puchuncaví s'est étendue à un point tel qu'aujourd'hui, on y trouve 19 usines et mégaprojets toxiques. Parmi ceux-ci, on compte entre autres trois usines thermoélectriques au charbon, une raffinerie pétrochimique et une cimenterie. Ce cordon industriel, qualifié de « zone de sacrifice » par l'Institut national des droits humains du Chili³, a fait l'objet d'études écotoxicologiques⁴ ayant permis de quantifier des niveaux

de contamination chimique alarmants qui affectent la santé des populations locales, et plus particulièrement celle des enfants. Carolina a particulièrement souligné les impacts de la pollution sur les femmes de la région, et notamment aux liens entre la pollution et les cancers de l'utérus et problèmes de grossesse, tels l'absorption de polluants in utero par les fœtus. Elle a souligné l'importance de se regrouper entre victimes de la zone de sacrifice afin de développer ensemble une compréhension des effets de la contamination sur la vie et les corps, particulièrement celui des femmes. En ce sens, elle a évoqué le processus de transformation de l'expérience en connaissance :

« Un élément clé de notre mobilisation en tant que femmes a été de mieux comprendre ce que l'on vivait dans nos propres corps quant aux symptômes de la contamination, en apprenant à identifier ce qui nous affligeait. La connaissance des impacts sur la santé, de la dégradation du territoire que nous habitons et la reconnaissance des impacts sur les droits humains, non seulement sur les adultes, mais aussi chez les enfants et les adolescents, a été fondamentale pour articuler des arguments qui nous permettent de résister ».

Marcela Mella, pour sa part, vit à quelque 200 kilomètres au sud-est de la région de Quintero, dans le bassin versant de la rivière Maipo, en amont de la capitale chilienne de Santiago. Elle a pris la parole en tant que porte-parole et coordonnatrice de No Alto Maipo, une

organisation citoyenne regroupant des opposant-e-s au projet hydroélectrique Alto Maipo, mais aussi en tant que mère et citoyenne d'un territoire pris d'assaut par l'industrie hydroélectrique. Elle milite depuis plus de 13 ans pour la défense de l'eau dans la région étant impliquée au sein du Réseau pour les rivières libres du Chili (Red por los rios libres de Chile) et diverses initiatives pour la défense et la récupération des eaux, contre le pouvoir politico-économique qui est à l'origine du modèle extractiviste et contre la privatisation de l'eau. Cette expérience l'a menée à participer à des rencontres internationales pour faire connaître le conflit d'Alto Maipo ainsi que la lutte de la communauté pour la protection et la récupération de l'eau. Par exemple, elle était présente lors de la COP25 en 2019 et elle a fait entendre son message auprès du Comité sur les droits économiques, sociaux et culturels des Nations unies en 2020. Porteuse de cette mission, elle a été candidate indépendante à l'assemblée constituante aux élections de mai 2021.

Marcela a introduit son exposé en expliquant les services écosystémiques que procure le bassin de la rivière Maipo aux citoyen-ne-s de Santiago. Cette rivière fournit effectivement de l'eau potable à pas moins de 7 millions de personnes. Elle a ensuite mis en contexte la lutte pour la protection et la récupération de l'eau au Chili, cette ressource ayant été privatisée suite à l'adoption de la Constitution de 1980⁵. La création d'un véritable marché de l'eau est d'ailleurs à l'origine d'une grande partie des conflits socioécologiques au Chili, faisant de l'accès à l'eau un privilège et non un droit humain. Dans le cas d'Alto Maipo, les droits de propriété sur l'eau de la rivière Maipo ont été achetés par AES GENER, une filiale de la compagnie étatsunienne AES Corporation, qui finance le méga-projet hydroélectrique. L'achat de ces droits a permis à l'entreprise d'initier les travaux de construction du projet, niant aux citoyen-ne-s le droit à l'eau, mettant en danger l'approvi-

sionnement en eau de la capitale du pays et menaçant les écosystèmes de la région. Selon Marcela, les efforts de résistance déployés par la population constituent non seulement une lutte pour la protection de l'environnement et des écosystèmes, mais aussi une lutte pour la vie : « Quand le droit à l'eau est en péril, le droit à la vie elle-même l'est aussi. Qui défend l'eau défend la vie ». Elle a poursuivi en abordant son parcours personnel en tant qu'écoféministe assumée, avançant que le fait d'être une femme offre une perspective différente de la vie, de la lutte et de la cause environnementale : « Nous, les femmes, sommes les premières à être affectées par les impacts du capitalisme sur la nature (...). C'est pour ça, qu'il y a beaucoup de femmes engagées dans la protection du territoire, autant au Chili que partout en Amérique du Sud ».

À 9 000 kilomètres au nord de l'endroit où Carolina et Marcela mènent leurs luttes, Alyssa est chez elle, à Trois-Pistoles. Artiste autodidacte, activiste et facilitatrice, Alyssa se consacre à l'idée de combiner l'art et l'activisme comme moyen de soutenir la croissance tant personnelle que collective. En 2009, elle a découvert l'œuvre d'Augusto Boal intitulée *Théâtre de l'opprimé*, laquelle l'a menée à explorer de nouvelles manières de s'exprimer. Elle porte maintenant comme mission d'encourager le public, notamment les jeunes, à découvrir cette forme d'art. Au cours des dix dernières années, Alyssa a été active dans différents mouvements sociaux. Elle a entre autres travaillé avec des organisations locales sur des questions comme la gentrification, la santé mentale, les changements climatiques ou encore le renforcement des jeunes. Le documentaire *Pipelines, pouvoir et démocratie* (2015), réalisé par Olivier D. Asselin, témoigne d'ailleurs de ses engagements.

Alyssa a soutenu, au long de sa présentation, l'importance de la créativité et de l'art pour renforcer le sens de la militance et ajouter le plaisir à l'activisme, qui souvent est exigeant et ardu. Rencontre en marge de l'événement,



Alyssa Symons

Crédit : Joanie Brillant, 2021



Carolina Orellana

Crédit : Amanda Canales, 2021



Marcela Mella

Crédit : Pablo Melo Arias, 2021

Alyssa a répondu à quelques questions pour approfondir la réflexion partagée durant l'événement quant à la mise à contribution de l'art comme mécanisme de soin (*care*) dans les mouvements écologistes. En deuxième partie se trouvent les éléments clés de l'entrevue.

Carolina, Marcela et Alyssa ont donc pu partager, entre elles et avec le public, leurs expériences en tant que femmes

L'art offre une catharsis face au mal-être d'habiter avec ton écoanxiété ou d'habiter dans une société capitaliste, et d'être capable d'exprimer ce mal être là, en plus si c'est fait à l'intérieur d'un groupe ou d'une lutte, c'est comme si ton art prend encore un autre sens et dépasse ta propre personne.

luttant pour le respect des droits de l'environnement et des communautés. Ces trois femmes ont mentionné, de manière implicite ou explicite, le sens d'une forme de soutien, de soin, de bienveillance (*care*) qui se forge au sein des mouvements sociaux, pour faire face aux enjeux de la mobilisation⁶. Que ce soit à travers la protection de l'eau pour les générations futures, la mise sur pied d'organismes pour les femmes ou l'usage de l'art comme outil de guérison, le *care* apparaît ici comme une préoccupation centrale pour assurer la résilience des communautés et la pérennité des luttes écologistes⁷. Après tout, le *care* ne vise-t-il pas, de manière plus large, à prendre soin de soi, des autres et du territoire?

« L'approche écoféministe, centrée sur l'être humain et la réappropriation de sa relation à la nature et à son environnement, placerait le *care* au centre du système », souligne Jehanne Bergé⁸.

Le développement d'une éthique du *care* dans les mouvements socioécologiques qui œuvrent dans un contexte de conflit et souvent, de confrontation violente contre le modèle dominant, porté particulièrement par les femmes, permet de valoriser des aspects humains et sociaux essentiels, qui sont de nature à protéger les personnes et à renforcer la cohésion interne, la résistance et la résilience et aussi, à porter un regard attentif et sensible au milieu de vie, au territoire partagé. Le soin attentif porté à l'autre, la sensibilité aux besoins d'autrui, à la vulnérabilité d'autrui, la prise en compte des sentiments et des émotions d'autrui, la sollicitude, l'empathie, la solidarité, la responsabilité pour autrui sont des composantes du *care*. Elles constituent des compétences relationnelles⁹, qui impliquent un niveau de développement du sens de communauté.

Le développement d'une éthique du *care* se traduit par des attitudes, des conduites et de valeurs d'un nouveau savoir-vivre ensemble, qui se tissent au sein même des mouvements sociaux, ancrées dans l'action sociale devenant un levier de changement qui stimule les capacités de subversion¹⁰. L'« humanité du souci et du soin » est une approche née au sein du mouvement féministe et écoféministe qui ouvre les voies à une réelle force de transformation¹¹. Un processus d'humanisation? De reconstruction de nos rapports à l'Autre et à l'Autre non humain?

Les objectifs du *care* sont-ils, en rétrospective, fondamentalement écologistes et féministes?

L'art, une forme de *care* dans les mouvements écologistes. Entrevue avec Alyssa Symons-Bélanger.

G : Depuis quand milites-tu et contre quel projet extractif t'es-tu mobilisée dans le passé ?

A : Je milite en environnement depuis 2011 et je me suis mobilisée sur la question des gaz de schiste au Québec, sur l'arrivée des oléoducs qui transportent des sables bitumineux, donc la ligne 9 et Énergie Est de TransCanada, et sinon je me suis quand même beaucoup impliquée dans le dossier du pétrole de schiste en Gaspésie. En ce moment, je me penche sur la question de l'épandage de glyphosate par Irving au Nouveau-Brunswick.

G : Quels sont les principaux défis auxquels tu as dû faire face depuis que tu milites ?

A : (Il y a) un défaitisme ambiant qui est vraiment prenant parce qu'il faut constamment que tu luttas contre ce défaitisme-là. (Il y a aussi) les relations interpersonnelles entre les gens dans le

milieu écologiste, surtout parce qu'il regroupe tellement de gens différents; parce que la notion du territoire ça touche à tout le monde. Alors tu vas finir par travailler avec des groupes qui sont vraiment différents de toi, au niveau de la structure organisationnelle, au niveau de la mentalité. (...) Le fait qu'on amène nos traumatismes avec nous dans nos luttes, ça fait qu'on a une façon de se parler qui est vraiment violente, ou on a une façon vraiment difficile d'entretenir nos relations.

G : Quelles sont les solutions qui ont émergé pour répondre à ces défis-là ?

A : C'est sûr qu'il y a l'art. L'art est vraiment un bel outil entre nous, parce que le fait de pratiquer de l'art à l'intérieur de nos groupes aide juste au bonheur et au bien-être des gens à l'intérieur du militantisme. C'est une façon de militer tout en restant vraiment proche de la notion du *care*. Dans le fond, l'art offre une catharsis face au mal-être d'habiter avec ton écoanxiété ou d'habiter dans une société capitaliste, et d'être capable d'exprimer ce mal être là, en plus si c'est fait à l'intérieur d'un groupe ou d'une lutte, c'est comme si ton art prend encore un autre sens et dépasse ta propre personne. (...) L'art ça parle à nos sens, ça parle à notre cœur, ça parle à nos émotions, alors ça aide vraiment au niveau de la mobilisation, pis après ça entretient les liens interpersonnels dans un groupe. Nous, pendant la marche (contre Énergie Est en 2011), on avait fait un théâtre-forum sur des dynamiques à l'intérieur du groupe pour adresser des problématiques. Le théâtre-forum permet de regarder à multiples solutions et de discuter d'un enjeu, mais pas juste d'en parler. Le fait que tu agisses puis que tu le mettes en action, c'est vraiment différent que si tu faisais juste en parler et ça évite les confrontations violentes.

G : Pour toi, est-ce que l'art est une forme de care ? Si oui, pourquoi et comment ?

A : C'est drôle parce que quand j'ai découvert le théâtre de l'opprimé, c'est vraiment ça qui a plus parti mon militantisme, pendant vraiment longtemps, ma pratique était axée sur les autres : accompagner les autres dans leur créativité, dans leur catharsis, dans l'articulation de leurs luttes ou leurs questions face au monde, mais je n'avais jamais fait un bout de travail personnel, (...) je n'avais jamais fait un projet ou je parlais au « je » et qui était un projet public jusqu'à ce que je fasse un épuisement militant, et puis là j'étais vraiment malade. (...) j'ai juste décidé que j'allais faire un projet pour moi qui va parler de ça (l'épuisement et l'écoanxiété), parce que c'est juste ça qui m'habite en ce moment. Ça faisait que chaque crise que je vivais, chaque moment vraiment difficile, au moins je me disais que c'était du matériel pour ma pièce de théâtre ! (...) Alors ça, ça m'a aidé à guérir, de nommer des choses, et après la présentation de cette pièce-là, il y a eu un certain détachement, ou en tout cas je vis mieux avec mon écoanxiété depuis.

G : Est-ce que tu militerais pour une utilisation plus populaire de l'art comme façon de parler de comment on se sent, autant de manière individuelle que collective ?

A : Oui, en fait, c'est ça mon projet en ce moment ! Mon projet de vie, c'est de faire en sorte que ces outils-là soient intégrés dans les écoles. Je pense que plus on arrive à apprendre ça jeune (...), (plus) l'art peut être utilisé pour développer la pensée critique et développer l'intelligence émotionnelle, et si t'es en groupe, l'intelligence relationnelle (...). Après ça il y a aussi des processus artistiques individuels, mais ce qui est le *fun* avec des créations collectives, par exemple, c'est qu'à travers quelque chose de plaisant à faire, t'amènes les gens à apprendre à collaborer ensemble, et je pense que dans le futur, face aux changements climatiques, et face aux crises économiques, le fait de savoir comment collaborer ensemble, de savoir comment avoir des bonnes relations saines avec les gens, d'avoir une communauté résiliente autour de toi et d'avoir une bonne santé mentale, si tu peux avoir ces choses-là en faisant face à ces crises-là, t'as plus de chance de t'en sortir.

Gabriel Poisson est candidat à la maîtrise en sciences de l'environnement à l'Université du Québec à Montréal et auxiliaire de recherche pour le projet Resistaction. Son parcours l'a mené à axer ses recherches sur la transition énergétique et le racisme environnemental en Amérique latine, avec un intérêt particulier pour l'étude des conflits socioenvironnementaux engendrés par l'exploitation du lithium en territoires autochtones dans le nord du Chili.

Isabel Orellana est professeure du département de didactique et directrice du Centre de recherche en éducation et formation relatives à l'environnement et à l'écocitoyenneté de l'Université du Québec à Montréal, responsable du projet Resistaction. Ces travaux portent sur les processus sociaux de coconstruction de savoirs et ses perspectives émancipatoires, au sein des mouvements de résistance dans des contextes de conflit socioécologique associés à l'expansion de l'extractivisme.

Notes

1 Projet Resistaction – Les dimensions critique et politique de l'éducation relative à l'environnement en contexte de conflit socioécologique et leur apport à l'émergence d'alternatives (projet CRSH 2018-2023). « Cette recherche se penche sur les processus novateurs de co-apprentissage et sur les perspectives de formation à l'écocitoyenneté qui se forgent dans ces contextes de conflit socioécologique, autour des préoccupations de protection de l'environnement, de la qualité de vie des communautés et des territoires, s'intéressant également à la construction d'alternatives écosociales qui se forment au sein des mouvements sociaux de protestation dans le contexte de deux réalités culturelles contrastées : celles du Québec et du Chili » : <https://resistaction.uqam.ca/la-recherche/> L'équipe de recherche ayant contribué à cet article est composée de Gabriel Poisson, Isabel Orellana, Andrés Larrea et Gabrielle Roy Grégoire.

2 Projet FORJE – Formation collaborative pour la justice énergétique. « Le projet FORJE vise à développer une dynamique structurante de formation collaborative entre groupes mobilisés sur la question énergétique dans une perspective de justice environnementale, sociale et cognitive. Ce projet de recherche-action s'inscrit donc dans la perspective

de consolider l'action sociale visant à transformer le modèle énergétique actuel » : <https://centrere.uqam.ca/projet-forje/>

3 Sandoval, Gabriela et Astudio, Daniela (2018). « Quintero y Puchuncavi: la zona de sacrificio », *La Tercera*, en ligne : <https://www.latercera.com/nacional/noticia/quintero-puchuncavi-la-zona-sacrificio/295044/>

4 PGS Chile (2015). « Muestreo de suelos para las comunas de Quintero y Puchuncavi, región de Valparaíso. Santiago, Chile ». *Ministerio de Medio Ambiente*. 128 p. En ligne : <http://regionalsantiago.cl/wp-content/uploads/2018/05/Estudio-Suelo-PyQ.pdf>

5 Connue comme « la constitution de Pinochet », elle a été rédigée en 1980 sous le régime d'Augusto Pinochet (1973-1990), une dictature instaurée suite au coup d'État militaire du 11 septembre 1973. Cette charte magne a établi les bases du modèle néolibéral et aussi les mécanismes pour assurer la pérennité de la domination politique et économique ayant permis l'économie de marché, installée en dictature.

6 Joel, Martine (2017). « L'écoféminisme et le care entre luttes sociales et refondations théoriques ». *Commission Genre et mondialisation d'ATTAC-France*, mai 2017.

7 Laugier, Sandra (2015). « Care, environnement et éthique globale », *Cahiers du Genre*, vol. 2, no 59, p. 127-152, en ligne : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2015-2-page-127.htm>

8 Bergé, Jehanne (2020). L'écoféminisme et la revalorisation du care pour changer le monde, en ligne : https://www.rtbf.be/info/dossier/les-grenades/detail_l-ecofeminisme-et-la-revalorisation-du-care-pour-changer-le-monde?id=10522279

9 Mozziconacci, Vanina (2016). « Théories féministes de l'éducation : où est le care ? », *Éducation et socialisation*, no 40, en ligne : <http://journals.openedition.org/edso/1514>

10 Laugier, Sandra (2010). « L'éthique du care en trois subversions », *Multitudes*, vol. 3, no 42, p. 112-125, en ligne : <https://www.cairn.info/revue-multitudes-2010-3-page-112.htm>

11 Bergé, *op. cit.*